Pour la Patrie

LES LEÇONS DE L'HEURE PRÉSENTE

II

Le Culte du Devoir

Belgian War Press

Pour la Patrie

Les Leçons de l'Heure Présente

II

LE CULTE DU DEVOIR

MM.,

Pour peu que vous ayez réfléchi, avez-vous observé que ce n'est pas dans les jours de bonheur paisible que nous sentons le prix de la vertu, que notre âme se fait bonne, pitoyable aux souffrances d'autrui, généreuse dans le don de soi-même, douce aux infortunes et austère pour ce qui la touche elle-même... Bien au contraire. Tout cela se fait jour aux heures d'angoisse et de deuil, quand la souffrance pèse sur notre cœur.

Qu'elle surgisse du fond de nous-mêmes, cette douleur, ou qu'elle nous vienne des autres, peu importe. Quand on se trouve accablé par le fardeau si lourd de la maladie, ce temps aux longueurs démesurées devient naturellement très propice aux réflexions sur " l'amère vanité d'être „. Ce rien, qui nous abat, brise d'un seul coup les plus délicieuses joies qu'on avait de vivre. La perte d'un parent, d'un ami sur qui l'on s'appuyait, nous jette semblablement dans une manière de prostration d'âme qui nous distrait un instant de nos occupations familières pour nous orienter l'esprit vers des problèmes plus sombres et qui nous intéressent davantage.

Mais oui certes, les deuils les plus profonds ont cela de particulier, c'est qu'en nous écroulant vis-à-vis de nous-mêmes, ils font remonter à la surface de notre existence le meilleur *de notre âme*. Ce qu'on a aimé et ce qu'on vient de perdre persiste à s'accrocher à notre amour... Nous nous rappelons --

avec quelle douce émotion ! — tout ce qui, de près ou de loin en faisait la beauté, la bonté ; et à ce dernier regard, hélas ! que nous jetons sur ce qui reste, la moindre vertu prend un relief tout puissant, comme dans la nuit la moindre lumière fascine notre œil grandi et y imprime de longues clartés...

Alors on se replie et l'on se dit tout bas : " Tout de même, la vie n'est pas grand'chose, après tout... La vie ! La vie ! Mais un jour " elle nous manquera, comme un faux ami, au milieu de nos entreprises. „ A-t-elle un sens la vie, par elle-même ou bien n'a-t-elle de prix que par ce qui la mesure ? Et qu'est-ce qui la mesure, au juste, la vie ?

Salutaires pensées que celles-là !... Mais nos deuils se fanent si tôt ! Et la vie nous ressaisit avec ses éblouissements et ses illusions et ses sourires... On ferme les yeux à ce qui est triste, c'est-à-dire à ce qui est réel.

Il faudrait donc — on n'ose presque pas se l'avouer, et cependant c'est pour notre bien — il faudrait donc que nos épreuves fussent plus multipliées, et plus longues, et plus profondes... Hélas ! Pour la plupart des hommes, il n'y a pas d'autre route pour les convaincre de la vérité, pour leur faire saisir, disons le mot : le sérieux de notre existence, pour leur faire éprouver ce que Tolstoï appelle quelque part " *le sens de la vie et le sens de la mort.*„

Et dites-moi, n'y sommes-nous pas, à cette heure, dans cette épreuve multipliée, et longue, et profonde ? Jetez les yeux autour de vous ! Apercevez-vous autre chose que la mort, la mort qui en deux jours, trois jours, a fauché ses victimes par milliers, la Mort qui s'est assise sur tant de ruines si désolantes... La Mort, mais nous la voyons partout, dans le cœur brisé par tant de coups si rudes, dans les larmes des yeux rougis par des malheurs sans nom... La Mort, dites-moi donc où vous ne la rencontrez pas aujourd'hui et à tout instant du jour puisque vous n'avez même plus à votre gré

le suprême instrument de vie : le travail dont cette guerre affreuse vous a privés.

Alors que reste-t-il ?

Il reste que " c'est de la mort même que nous apprenons " à mépriser la mort, mais aussi par un juste retour, à ne " point estimer au delà de ce qu'elles valent réellement les " satisfactions de la vie. La mort seule donne à la vie son " intérêt et son sens : elle seule en détermine le prix et la " valeur. „ *)

Pourquoi ?

Parce que la Mort, regardée bien en face, et comprise en sa signification nette, la Mort se fait la grande éducatrice de *nos devoirs*.

Et quelle leçon puissante que celle-là, cette claire vue du devoir dans une lumière, aveuglante à nous hypnotiser, si nous voulons seulement ouvrir les yeux !

Mais si nous devons apprendre cette grande leçon du devoir, d'une manière terrible, à travers nos propres blessures, à travers nos malheurs qui nous atteignent dans nos biens, dans notre paix, dans nos jouissances, dans notre liberté, Dieu nous l'enseigne encore plus hautement si je puis dire, par l'exemple si noble, si fier et si pur de ceux-là qui sont le meilleur de notre sang, de ceux qui, sur les champs de bataille, se dressent à nos regards, dans une lumière d'apothéose et nous éclairent à la façon de ces soleils à l'agonie sur les horizons du soir, quand ils nous disent adieu parmi des nuages de rose et d'or, pâle reflet de leur dernier sourire, eux qui nous quittent à l'heure où on les aime seulement pour s'en aller renaître plus merveilleux et plus beaux sur d'autres terres plus enchantées et plus belles...

Ce sont nos morts, nos " morts qui parlent „ et qui nous parlent avec quelle éloquence ! vous le savez et je voudrais

*) Brunetière résumant la pensée de Bourdaloue et de Schopenhauer. Essais sur la litt. p. 64.

vous le redire. Ils vont nous montrer qu'ils savent mourir... à nous qui, la plupart, ne savons même pas vivre !

***

Dans le cours ordinaire de la vie, tous nous avons connu parfois comme des visions grandioses et passagères du devoir, le devoir noblement accompli jusqu'au déclin d'une existence sans défaillances, le devoir peut être aussi poursuivi jusque là, jusqu'aux actions d'héroïsme qui bravent la mort.

Oui, rappelez-vous ! tous nous avons connu de ces hommes dont le nom est synonyme de " caractère „ expressions vivantes du devoir et qui marchaient haut et ferme dans le chemin d'une vertu de tradition... Ils vont droit devant eux, sans s'arrêter aux tracasseries publiques ou quelquefois sourdes dont ils sont l'objet. Ils se tiennent au premier plan de notre société, à l'avant-garde de la Patrie. Ils pourraient jouir en paix des facilités d'une fortune qu'on leur envie peut être et dont ils ne se soucient, eux, que pour le bien qu'ils peuvent réaliser. Ils visent à un idéal. Et cet idéal c'est de remplir leur existence de dévouement, de sacrifice, de générosité, d'abnégation... Ils comprennent la vie comme un devoir incessant, le devoir de se faire tout à tous, le devoir de se dépenser au bonheur des autres, le devoir d'être l'exemple qui soit suivi et dont on puisse dire, à les considérer " je voudrais être comme celui-là ; je voudrais posséder quelque chose de sa vertu sans tâche ; je voudrais avoir vécu sa vie... „

A côté de ces hommes d'honneur qui remplissent ainsi nos yeux de leurs jours si bien vécus, la Providence en place d'autres, plus effacés peut-être dans l'ordinaire de leur dévouement mais qui se révèlent, l'heure venue, par des actions qui nous dépassent. Dans cette rude vocation au Bien qu'ils ont choisie de leur plein gré, ils aspirent sans cesse à un idéal au-dessus de ce monde... On dirait, parmi eux, qu'il y en a qui font une cour à la Mort, tant ils s'épuisent de labeurs et de fatigues. Un jour la Mort les terrasse ; elle nous ravit ces

durs miliciens du sacrifice et on sent le vide qu'ils laissent, à la place qu'ils ont quittée.

Mais tous ces exemples, si vivants pourtant qu'ils soient, tous ces exemples passent si tôt et si vite de nos mémoires, hélas !

Pour comprendre la vertu du devoir, dans toute sa grandeur, il faut qu'elle nous domine, non comme un fait exceptionnel mais comme un fait général. Il faut que ce soient les nôtres qui nous en révèlent la beauté, les nôtres c'est-à-dire ceux que nous avons connu de près, du plus près qu'il soit possible — nos amis, nos frères, nos fils — et alors qu'ils nous apparaissaient naguère encore insignifiants peut-être, il faut qu'ils émergent tout à coup comme le pur reflet de l'héroïsme, par une vertu d'abnégation qui nous stupéfie, par un mépris de la mort qui nous donne une signification particulière de la vie, la vie vécue non pour elle-même mais comme un sacrifice perpétuel qu'il faut consentir.

Et alors on se demande, à les voir :

Comment se peut-il qu'ils soient devenus si grands, qu'ils aient monté si haut, qu'ils aient trouvé en eux tant d'énergie insoupçonnée ?

Et la réponse c'est leur vie et c'est leur mort qui nous la donnent :

Un homme ne vaut ici bas que par les sacrifices qu'il sait accomplir, par le caractère qui le marque, par le courage qui l'anime pour la réalisation du bien et la défense des causes justes... en un mot, par l'immolation de son égoïsme et le renoncement à des satisfactions très légitimes.

Et quand ces sacrifices n'ont plus de mesure, quand ce caractère et ce courage ne se calculent plus, quand l'immolation est totale, le Devoir, Messieurs, se décore du nom d'héroïsme... Ces hommes-là prennent place à l'avant-scène de l'humanité... Ils brillent d'un immortel éclat, quelque chose qu'on pourrait appeler le génie de la vertu.

Et nous, Messieurs, nous ne valons quelque chose qu'à les suivre de loin, c'est-à-dire à les imiter.

Voyons donc ce qu'ils ont fait, ces héros pour donner un *sens à leur vie.*

Ils ont réalisé la chose la plus dure et la plus difficile qui soit dans la vie, ce que j'appelais tout à l'heure : *l'immolation de son égoïsme.* Ils en ont fait le sacrifice spontané, sans arrière-pensée, et cette vertu les dresse au-dessus de nous comme des affirmations vivantes de " *caractères* „ comme des affirmations toutes pures de " *personnalités* „.

Voilà ce dont nous manquions, à notre époque, plus peut-être qu'à aucune autre période de l'Histoire. Nous souffrions, l'Europe, la civilisation souffrait de cette maladie terrible : l'*affadissement des volontés.*

Dans notre société gâtée de tant de progrès, grangrenée de tant de plaisirs, l'homme, sollicité par tant d'attraits séducteurs, ne trouvait plus en lui, la force de réagir contre ces tapages du luxe, contre ces débridements de la sensualité et toutes ces convoitises sans frein où l'entraînait un scepticisme presque universel. Que voulez-vous ! On ne croyait plus au devoir... On n'aspirait qu'à la satisfaction de ses désirs... et de ses droits. Et ces droits, ces droits de l'homme quelle fausse idée la plupart ne s'en faisaient-ils pas ? Ce n'était plus le droit à la vie que l'on revendiquait comme nos pères autrefois... c'était le droit au bonheur !

De là, cette indulgence excessive que nous professions pour l'erreur, pour les fautes, pour les défaillances, pour les culpabilités, pour tout ce qui brise l'ordre et la discipline d'une société.

On avait oublié qu'il ne suffit pas de vivre de façon quelconque pour être heureux. Dans son esprit borné par tant de succès éphémères l'homme de notre siècle n'avait pas compris que " les fondements des sociétés humaines sont choses sacrées et que c'est trop peu pour la solide grandeur des générations

qui doivent y vivre que d'y jeter de l'or, de la puissance, du progrès, de la gloire et même du génie! „

On avait négligé la pierre angulaire, cette pierre sans laquelle tout s'écroule lamentablement dans l'histoire: *Le culte du devoir.*

Cette grande leçon du devoir, cette affirmation du caractère, cette immolation de soi-même poussée jusqu'au bout, jusqu'au paroxysme du sacrifice, cette leçon vivante devait nous être donnée, et par qui?

Précisément par ceux à qui la vie prodigue ses meilleures promesses.

Vous les avez vu partir...

C'était par un beau jour de soleil, dans la pleine éclosion de l'été et leur visage serein respirait cette forte vie de la nature avec laquelle s'harmonisait si éloquemment leur cœur... Peut être, en les regardant, ne songiez-vous pas à ce qu'ils allaient faire là-bas... Trois jours plus tard, sous les forts de Loncin, d'Evegnée, de Boncelles, ils dormaient, par milliers, leur long sommeil de gloire, enveloppés du linceul de la Mère-Patrie.

Ils étaient si jeunes!

Oh! la jeunesse! savez-vous donc ce que c'est que cet âge où tout sourit à nos espoirs chantants? Ah! que l'on aime la vie, quand on a vingt ans! On se berce de si douces illusions... on se bâtit de si délicieux rêves... A cet âge là, on se laisse vivre, dit-on en les voyant; et c'est si vrai! On a l'avenir pour soi, et l'avenir quand il est rose et bleu, quand il est un ciel sans nuages, quand il est un clair matin de printemps, dites-moi, n'est-ce pas qu'on doit aimer *furieusement* la vie?.., Quand on a vingt ans, on peut se dire: la vie, c'est mon droit, c'est ma richesse, c'est mon capital et j'en ferai quelque chose! Il leur est permis aux jeunes gens de sourire un peu de la mélancolie des vieillards; et on leur passe si volontiers de se roidir sérieux sous le regard émerveillé des enfants! Le monde leur fait tant d'accueil et ils prennent si bien leurs petits airs d'éternité...

Ils étaient jeunes ainsi ceux que nous vîmes partir... peut-

être pour toujours ! Ils sentaient la vie battre à plein cœur d'un rythme doux et puissant. Ils allaient au devoir avec allégresse, à ce grand devoir qu'ils n'avaient jamais entrevu peut-être dans leurs songes !...

Savaient-ils même ce que c'est que de mourir ?

Il y en avait parmi eux qui ne le savaient pas !...

Et ici mon souvenir me reporte à l'un des épisodes les plus poignants de cette guerre, celui qui m'a frappé le plus par l'émotion qu'elle provoque toujours dans mon âme quand j'y pense.

C'était aux alentours de Liége. Un escadron de lanciers venait d'arriver dans une petite localité de la Meuse. Après quelques heures de repos ils devaient prendre part à l'action. Et le curé de l'endroit, un vieillard, prévenu du fait et s'inspirant de la plus pure vertu de patriotisme, les convia à venir prier quelques instants dans son église. Et là, devant cette jeunesse si belle et si ardente qui l'écoutait, le regard fier et sans trouble, le prêtre leur demanda de faire à Dieu le sacrifice de leur vie. Le moment était tragique. Sur l'horizon, la Mort attendait prête à les accueillir... Et parmi ces enfants certains ne comptaient même pas 18 ans, parmi ces enfants sortis de je ne sais quel beau rêve, il y en eut qui se prirent à pleurer. Les poings crispés, le visage pâle et contracté par une souffrance qu'ils ne pouvaient dominer, ils étaient prêts à tout, à tout, c'est sûr. Mais quand même, mourir! qui donc jusqu'alors leur avait parlé de mourir !

" *Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !* „

Et il le fallait cependant ! A cette parole tremblante et douce qui les exhortait au devoir des héroïsmes extrêmes, à cette parole qui leur montrait la Patrie déchirée et Dieu leur souriant là-haut, ils comprenaient que dans une heure peut-être, c'en serait fait de leur vie !...

Pauvres petits martyrs qui n'avaient pas à ces heures là, pour aiguiser leur courage, l'entraînement des exemples qui

facilitent depuis lors ces terribles sacrifices !... Ils consentaient volontiers, mais au prix de quelle lutte et de quelle souffrance !

Savez-vous, Messieurs, un spectacle plus beau, et plus triste, et plus touchant que cette chose-là : être en possession de la vie avec tous ses enchantements et ses charmes ; le savoir ; et le sachant, y préférer la mort par un acte de volonté qui se plie au devoir. C'est la vertu la plus haute qui soit parmi les vertus humaines, et quand cette vertu est signée des dernières gouttes d'un sang pur, je dis, moi, que ceux-là en succombant ont fait la Patrie plus grande, non pas seulement en accroissant son capital d'énergies morales, mais aussi en allongeant un peu l'ombre que son drapeau fait sur la terre !

Cette immolation de soi, cette soumission totale à la discipline du devoir, elle apparaît tragique et grandiose chez ceux qui meurent pour ainsi dire dans l'instant même où ils l'accomplissent... Ils acceptent la Mort en la regardant bien en face... et la Mort hélas ! les prend au mot.

Mais à côté de ces héros, il y en a d'autres à qui la Mort donne le temps de lui faire un accueil plus long... Elle leur ménage des étapes de souffrance et d'endurance. Elle les menace chaque jour, et parce qu'elle les menace ainsi chaque jour, il faut à chaque matin et à chaque soir qu'on se dise : " Ce sera peut-être pour aujourd'hui, pour tout à l'heure... Pas de défaillance... Soyons au port d'armes quand il lui plaira de venir ! „

C'est quelque chose d'effrayant et qui fait froid, quand on y pense.

J'ai tenu dans mes mains le carnet de campagne d'un de ces héros, tombé aux premiers jours d'octobre, à la défense héroïque du pont de Duffel. C'était le fils d'une des plus hautes personnalités politiques de notre pays. Il était plutôt de santé fragile, mais devant le devoir et devant l'héroïsme, son cœur n'avait pas balancé une seconde.

Choisi par ses supérieurs parmi l'élite, il est envoyé avec sa compagnie aux différentes étapes particulièrement dangereuses. En moins d'un mois, il a parcouru toute la Flandre, aux aguets, le jour, la nuit, sans repos pour ainsi dire. Il se sentait voué au martyre celui-là. Et dans ces notes si brèves, mais si émouvantes, il laisse transparaître les dangers de plus en plus menaçants.

Sa dernière page, datée de la veille de son trépas glorieux, eh bien, ce ne sont pas ses impressions à lui qu'il y consignait et cependant c'était sa dernière pensée. Savez-vous quelle elle fut ? Tout simplement l'ordre du jour de son commandant de bataillon.

Il disait cet ordre du jour :

" *Que tous veillent, officiers et soldats.*

" *On peut s'attendre à une attaque, soit dans la soirée, soit dans la nuit, soit au point du jour.*

" *Maintenez vos positions coûte que coûte. Résistez jusqu'à la fin.*

" *Vive le Roi !*

" *Vive notre chère Patrie !* „

Avec ses camarades il a maintenu sa position coûte que coûte. Il a résisté jusqu'à la fin...

Il avait tracé ces mots d'une main ferme. Il savait en l'écrivant que c'était son arrêt de mort. Il venait celui-là, de prononcer et d'écrire pour ses amis et pour ses compatriotes le plus haut et le plus éloquent discours sur le *culte du devoir*.

. . . . . .

Et les soirs de ces tragédies sinistres, oh! vous êtes-vous figuré ces soirs de bataille, quand, dans l'affreuse mêlée des corps à corps ou sous la mitraille d'enfer qui pleuvait sans cesse, parmi les âcres fumées des poudres et dans l'assourdissant vacarme des canons dont les obus éclataient à leurs pieds, quand on a vu tomber des frères d'armes et que leur râle d'agonie résonne encore au cœur de ceux qui en reviennent, en ces soirs qui doivent peser d'une immense tristesse lorsque la nuit tombe comme un linceul funèbre sur tant de héros étendus dans la mort... vous êtes-vous figuré ces pauvres loques hu-

maines qui en ont réchappé pour cette fois, et dont les yeux lassés de tant d'horreur comptent encore un à un, lentement, ceux qui restent parmi ceux qu'ils ont aimés !

Vers leur grand sacrifice, il faut donc qu'ils s'acheminent, ceux-là, par d'autres sacrifices ! Il faut qu'ils y ajoutent les grandes brisures des amitiés suprêmes, des affections nouvelles, celles qu'ils avaient nouées au feu des combats, les plus fortes peut être mais aussi les plus douces !...

Ah ! où donc voulez-vous qu'ils puisent leur dernier courage... Où ? si ce n'est dans la prière, la prière qui les fortifie et les relève, la prière qui les tient toujours debout contre le sort, la prière qui les anime et fait monter à leurs lèvres ce grand cri de vaillance :

" Si l'on n'est plus que mille, eh bien j'en suis ! Si même
" Ils ne sont plus que cent, je brave encore Sylla
" S'il en demeure dix, je serai le dixième
" Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! „

***

Le devoir !

Tournons la page de ce beau livre.

Et voici ceux qui les ont donnés, ces héros, qui les ont attendus longtemps, longtemps, alors qu'ils ne reviendront plus !

Ils les ont donnés, les pères, les mères, ils les ont donnés, eux qui étaient l'orgueil de leur vie, à dix-sept, dix-huit, à vingt ans.... Songez donc ! Ces adolescents, ces enfants, au cœur plus aimant que jamais — à cet âge là, où le cœur se gonfle des grandes tendresses pour le foyer parce qu'il en comprend seulement toute la pureté, toute la beauté, tout le parfum et tout le charme. Leur intelligence commençait à s'ouvrir aux grandes idées... Leur cœur chantait les illusions si douces à cet âge, et les belles espérances à venir.

On ne se lasse pas de le dire : Mon Dieu ! c'est si beau un cœur à 18 ans !... On les avait vus grandir. Ils étaient presque

ce qu'on avait rêvé qu'ils soient. A les voir ainsi aller, venir se bâtir des châteaux en Espagne, on songeait avec eux, tout bas : " Tout de même, je voudrais être dans quatre ou cinq ans... Ils seront alors quelque chose !

Quelque chose ? Qui donc aurait deviné que ce put être çà : un héros, obscur, du devoir... Un grand cœur qui ne devait battre si harmonieusement que pour la mort !

Ah ! Quand on se souvient.

Quand on y pense ! C'est d'une beauté poignante. Messieurs, et qui passe bien loin tous les spectacles de beauté que nous offrent les grandes âmes, ici-bas.

Voici :

Le tocsin a sonné, une nuit. Etait-ce l'heure de réaliser, de façon tragique, les grands rêves dont le sommeil les berçait peut-être ?... On a écouté... La voix grave des cloches se répondait d'un bout du pays à l'autre.

Elle disait cette voix, comme en un douloureux mystère :

" Allons, debout !...

— Qui vive ?

— La Patrie...

— Que veut-elle ?

— Vos enfants... Les fils de vos rêves, votre bonheur, votre vie, votre sang !

. . . . . .

Les voilà !... ô Sainte Patrie, à toi, ils sont à toi, sans un regret. Je suis père, c'est l'orgueil de mon nom, c'est le fruit de mon travail et de mon amour, c'est ma vie aussi bien que la sienne que je te donne, à pleines mains... Je suis mère ; j'étoufferai les angoisses de mes jours désormais sans clarté, de mes nuits si longues sans sommeil... C'est mon cœur qui se brise d'une brisure immense... C'est l'espoir de ma vieillesse peut être, et la paix de mes derniers jours... Mais qu'importe que tout cela ! A toi, ô Sainte Patrie, tu étais sa mère avant que je ne fusse la sienne !...

Ils sont partis, Messieurs.

On leur a dit, au seuil de l'adieu : " Allez, soyez des braves „, et on a ajouté plus bas: " ... et sachez mourir sans trembler... „

S'ils savent mourir ! ces enfants-là, je vous l'ai dit tout à l'heure. Mais il y en a d'autres aussi — et c'est l'avers de cette belle médaille du devoir — il y en a d'autres, les mères, qui savent vivre, pendant ce temps, qui savent vivre des vies pires que la mort. Et c'est aussi, ne l'oublions pas, pour la Patrie!

Les mères ! Elles ont reçu de leurs nouvelles, d'abord, quelques mots jetés à la hâte, au hasard des étapes... Puis ç'a été l'exil, bien loin... et les mots, écrits plus souvent peut être, ne sont plus venus ou si rares! et toujours si laconiques !

Vous entendez bien, n'est-ce pas? que leurs fils sont des héros jusqu'au bout et qu'ils ne révèlent leurs souffrances qu'à demi mot, les abritant dans les tranchées de leur amour, derrière un sourire. Ils connaissent si bien le secret de mentir pieusement, et de tromper les alarmes d'une mère ! Eux, qui ne savent pas ce que c'est que de trembler, même au milieu d'une pluie d'obus et de balles, ils ne veulent pas que l'on tremble pour eux...

Ils savent écrire — je découpe ce passage dans le calepin d'un mort — ils savent écrire :

" Nous allâmes à la rencontre de l'ennemi, et nous le rencontrâmes à M..., où je reçus vraiment, pour la première fois, le baptême du feu. Comme sensation, c'est inoubliable, mais ce n'est pas du cinéma ! Solidement abrités derrière nos tranchées, nous résistâmes depuis 3 h. du matin jusqu'à 4 h. de l'après-midi à 6000 Allemands qui, vu la violence voulue de notre feu, nous crurent très nombreux et n'osèrent guère avancer. Enfin nous dûmes céder au nombre onze fois plus grand et revînmes à G... avec 99 blessés seulement, peu grièvement d'ailleurs. Quant à moi, je rentrai sain et sauf, évidemment avec une fatigue digne de l'avant-veille (40 ki-

lomètres à pied d'une traite et 25 kg de charge), une faim digne d'un chameau (32 heures sans manger — on n'y pensait d'ailleurs pas !) — et un appétit digne d'un ogre. Bref, c'était épatant!..

Ils savent écrire ces choses de cette façon, ou encore ces simples mots, d'un autre, mort aussi, tombé plus tard, au champ d'honneur : " *Rassurez-vous, je danse au son du canon.* „

Mais le cœur des mères est si délicat à saisir les nuances ! Elles ont des pressentiments qu'on ne peut effacer. Elles ont donné leur fils de grand cœur, sans doute ; elles en ont fait le sacrifice, total, sans réserve,... toutes pâles et les yeux fermés pour mieux cacher leurs larmes qu'elles veulent muettes... Mais la nature garde ses droits et le sacrifice, chaque jour, fait sentir son glaive, plus cruellement. Elles ne disent rien, si ce n'est aussi, derrière des sourires... Elles ne peuvent s'empêcher de sentir quand même les privations, les isolements, les plaies saignantes de cette moitié de leur cœur qui lutte au loin, là-bas. Elles ne voudraient pas, oh ! non, les ravoir tout près d'elles, en ce moment... Elles voudraient cependant les revoir encore, ne fut-ce qu'une fois, une seule, pour les embrasser longuement, comme au départ...

Et elles attendent, *Niobé* sublimes.

" *O symbole muet de l'humaine misère*
" *Niobé sans enfants, mère des sept douleurs*
" *Assise sur l'Athos ou bien sur le calvaire*
" *Quel fleuve d'Amérique est plus grand que tes pleurs !* „

Elles attendent et les jours passent... Et chaque jour, elles apprennent, en frissonnant un peu, elles apprennent que la mort a traversé les rangs des héros pour faire son choix de victimes... lisant peut-être des noms qui, ô bonheur ! ne sont pas encore le sien, elles respirent un peu, haletantes jusqu'au lendemain... Et mille fois elles refont leurs rêves, ces rêves si doux où c'en sera fini de toutes ces horreurs de guerre... et

qu'il sera revenu ! Ou bien ce sont, à d'autres heures, d'autres rêves si tristes ceux-là, des rêves

" où se dressent parfois des blancheurs de statues
" qui ressemblent à des espérances perdues. „

Oh ! ces espérances perdues, pour celles qu'ont touchées les grands deuils !...

Quand elles ont appris, par un pauvre petit billet griffonné sans soin, comme j'en ai vu : — " Madame, votre fils est mort, en héros, pour la Patrie... On a marqué son cercueil, pour vous le rendre, si vous voulez plus tard... „ Ou bien quand elles ne l'apprennent que plus affreuse encore, cette nouvelle, parce que nul ne l'a su, nul ne l'a vu tomber et qu'on n'a retrouvé, un jour, en déterrant des cadavres, après des mois, qu'un être informe sans autre nom que son numéro matricule, eh bien ! Messieurs, quand elles doivent se faire à l'évidence non pas de sa mort — on s'y attend toujours — mais de rien savoir jamais de ses derniers moments, de ses dernières pensées, de ses dernières paroles.... de ne plus le revoir et d'avoir été privées de lui fermer les yeux, alors, savez vous quoi ? Alors, elles trouvent une dernière force, nos mères belges, une force de fierté sublîme et d'incomparable noblesse à dire ce seul mot :

" Si j'en avais encore un, de fils, je le donnerais toujours ! „

***

Voilà les leçons du devoir.

Sont-elles assez hautes, assez éloquentes de vie pour vous en pénétrer à votre tour ?...

Marchez donc sur leurs traces !... Sachez vous sacrifier dans l'accomplissement de vos devoirs de chrétien et de patriote !

Soyez toujours comme eux l'honneur de votre belle Patrie!

Donnez un sens à votre vie d'ici-bas, et que ce sens vous vienne des leçons de la Mort !

Que leur exemple, que leur si pure image demeurent incrustés dans vos souvenirs !

Plus tard, je le sais, on leur élèvera des mausolées pour perpétuer leur mémoire, et les yeux des passants, en lisant les dates glorieuses, s'empliront d'un reflet de leur fier héroïsme. Nous n'y contredirons pas ! Au contraire ! Il faudrait à ces morts immortels le granit rose de Syène, cette pierre fameuse où les anciens taillaient la figure de leurs dieux... Et cependant les plus grands artistes, ceux qui les feront toujours revivre, ceux qui les honoreront avec le plus d'éclat, ce seront ceux-là. qui auront gravé sur l'indestructible granit de leur cœur ces deux mots qui résument leur vie et leur mort:

" Pour Dieu et pour la Patrie !... „

Quand j'écoute autour de moi, j'entends parfois des hommes qui se désolent au milieu de nos ruines, et dans leur âme navrée monte un chant si triste et plaintif :

Est-ce donc là ma patrie, ma Belgique d'autrefois? Où donc s'est émiettée cette vie si prospère?... En quelle sombre nuit d'épouvante, se sont évanouis nos doux rêves de bonheur?... O ma patrie,

".... objet de ma douleur
" Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
" Pour pleurer tes malheurs !

Et à ces accents désolés, je regarde plus haut !

Je vois dans les clairs matins d'un avenir tout proche la régénération d'un peuple qui fut grand par ses exploits, l'héroïsme revenu parmi nous, et nous insufflant une âme nouvelle... une âme de sacrifice et d'immolation, une âme de devoir et de religion !... Et je chante :

" O ma chère Patrie, tu sortiras de l'épreuve plus vaillante et plus pure, et plus puissante et plus douce !... O terre sainte de la liberté, le sang de tes fils te fera plus radieuse et plus belle ! „

Ah ! ce n'est pas le chant de la mort qui monte à mon cœur !... car ce ne serait que de la cendre et de la poussière... c'est le chant de la vie, le chant de la lumière, l'hymne de la gloire et de l'espérance !

Bruxelles, février 1915.